

## Témoin silencieux

— Bienvenue chez vous monsieur Garrison.

Mark fixa le trousseau de clés qu'on lui tendait. Il se demandait encore ce qu'il lui avait pris. Bien sûr c'était une aubaine mais tout de même. En même temps toutes les maisons ont une histoire. Surtout ici. On était dans le Maine bon sang ! Depuis le XVIIème siècle, il a dû s'en passer des choses. On pouvait supposer que toutes les maisons alentour avaient connues chacune au moins un drame. Oui mais un meurtre c'est autre chose. Un meurtre ? Avec tous ces conflits ? Des meurtres aussi c'était certain. Comme pour conjurer le sort, il agrippa vivement le trousseau. Je ne fais qu'un vœu se dit-il c'est qu'ici s'achèvent mes ennuis. D'un pas décidé, il ouvrit la vieille porte. Elle grinça un peu, c'était normal mais la serrure ne fit aucune résistance. C'était bon signe. Il était enfin chez lui.

Il avait toujours aimé les travaux manuels. En plus, ça l'aidait à ne pas trop cogiter. Pendant qu'il retapait sa chambre, il dormait dans le double salon. Il avait eu de la chance, le voisinage était accueillant. On l'avait prévenu et il se souvenait encore des séjours qu'il faisait ici avec ses parents mais il venait de Chicago, c'était si différent. On lui avait déposé une tarte aux pommes, une tourte et un gratin de fruits de mer. Il n'avait pas mangé autant depuis des lustres. C'était bon de sentir les envies qui reviennent. Des petits plaisirs sans conséquences. Il était à des milliers de kilomètres de cet autre, celui qui était mort avec elles. Le quatrième jour il se décida à voir de plus près ce que contenait la cave. Les anciens propriétaires avaient dû partir en catastrophe car il restait énormément de choses, des meubles et un tas de bric-à-brac. Il ne comprenait même pas pourquoi l'agence n'avait pas tout débarrassé. Il devait se renseigner avant de tout jeter. On ne sait jamais ce que certains sont prêts à récupérer. Même s'il doutait que ce soient des souvenirs agréables, ce n'était pas à lui de juger de leur valeur sentimentale. Pour sa part, il s'était débarrassé de tout ce qui pouvait les lui rappeler. Il souleva un vieux drap poussiéreux et découvrit un carton plein de vieux clichés. Il remonta pour téléphoner à l'agent immobilier. La femme sembla étonner par la question. Elle supposait que si ces choses étaient restées là c'est que personne n'en voulait. Qu'il organise un vide-grenier, les gens adorent les vieilleries. Ce n'était vraiment pas la réponse qu'il attendait. Il nettoya donc la cave, évalua l'état des meubles et remonta le carton de photos. Il trouverait bien les noms et adresses de ces personnes. Le voisinage se souviendrait forcément de cette famille. On ne pouvait pas l'oublier. Après une bonne douche, il décapsula une bonne bière fraîche et s'installa sur le canapé. Il commençait à faire froid et c'était agréable un bon feu de cheminée. Pendant quelques minutes

il ne fit que regarder les flammes. A la deuxième bière, il se décida à ouvrir le carton. Il y avait pas mal de photos. Il était loin le temps où l'on remplissait nos albums de clichés. Maintenant avec un simple clic la photo faisait le tour de la planète. C'était une famille banale. Que dire d'autre ? Pose devant l'objectif. Peu de photos prises au dépourvu. Sauf celle-ci. Celle d'une petite fille rousse parlant à son ours. L'ours avait dû subir une opération à cœur ouvert car il avait une belle balafre rouge le long du corps. La petite rousse devint une belle jeune fille. Il se souvenait d'elle. Elle s'appelait Cathy. Il l'avait souvent croisé. En même temps dans une ville de deux mille habitants ce n'était pas très difficile. Il se souvenait aussi qu'elle avait un certain succès et qu'il avait été intimidé par son aisance avec les garçons et le reste. Il parait qu'elle embrassait divinement. Les ados, les conneries qu'ils pouvaient débiter. Il tomba sur d'autres photos d'elle plus jeune tenant sa sœur encore bébé sur ses genoux. Enlacée par son père, pas très souriante sur celle-là, on avait dû la forcer à prendre la pose. Et puis les parents, les amis. Une vie sans histoires. Qui sait ce qui fait basculer ces vies ? Il rangea le tout dans une boîte à chaussures et jeta le vieux carton. Demain il irait chez sa voisine poser quelques questions. Avec un peu de chance elle aura préparé une de ces bonnes tartes aux myrtilles. Il finit sa bière et s'allongea sur le divan. Il avait envie de dormir près du feu.

Mrs Cartwright devait avoir 80 ans mais avait une énergie de jeune fille. Elle s'occupait de son jardin et passait aux fourneaux sans perdre un instant. C'est sans doute ce qui la tenait en forme. Elle fut heureuse de sa visite. C'était une tarte aux pommes. C'était aussi bien. Elle avait mis juste ce qu'il fallait de cannelle. Ils s'installèrent dans la cuisine près d'un vieux poêle encore en fonction. Elle lui resservit un autre café quand il se décida à en venir à l'objet de sa visite.

— J'ai trouvé un tas d'objets dans la cave. J'avais pensé qu'au lieu de les jeter, je pourrai essayer de les rendre à leurs propriétaires. Savez-vous ce qu'ils sont devenus ?

Elle le regarda du coin de l'œil en se demandant ce qu'il savait au juste du drame qui s'était déroulé dans cette maison. Elle s'était déjà posé la question mais quelquefois il valait mieux se taire.

— Avez-vous demandé à l'agence ? Edna doit pouvoir vous aider.

— Edna Fischer m'a conseillé de tout vendre.

— Vraiment ?

— Un vide-grenier m'a-t-elle dit attirera beaucoup de monde.

— Un vide-grenier ? Dieu du ciel. Je ne crois pas que vous en tireriez beaucoup.

— D'une certaine manière elle n'a pas tort, les gens adorent les vieilleries de nos jours.

— Peut-être mais il est préférable de tout jeter.

- Mrs Cartwright...
- Appelez-moi Agatha.
- Agatha n'essayez pas de me cacher ce que je sais déjà.
- Vraiment ? La vieille dame sembla soulager. Elle avait horreur du mensonge. Et que savez-vous au juste ?
- Qu'un meurtre y a été commis il y a une vingtaine d'années.
- Vingt et une pour être précis. Et vous l'avez achetée malgré cela ?
- Pourquoi pas ?
- Certains auraient réfléchi à deux fois avant de s'engager.
- J'avais besoin d'un nouveau départ dans un nouvel endroit.
- Il y a d'autres maisons dans le voisinage.
- Pas à ce tarif.
- Et ça ne vous effraie pas ce lieu chargé d'histoire ?
- De quoi pourrais-je avoir peur ? Croyez-vous à ce genre de superstitions qui voudraient qu'une maison ayant connu un drame garde en elle des énergies négatives ?
- Je suis une vieille femme mais je ne crois pas à ces sornettes, jeune homme. Seulement certains pourraient penser que vous êtes attiré par le macabre.
- C'est le cas ?
- Non bien évidemment. D'ailleurs tout le monde croit que vous ne savez rien.
- Alors laissons-les à leur ignorance.
- Toutefois, même si au final ce meurtre n'a pas été commis à l'intérieur même de la maison, il a été d'une telle sauvagerie.
- Pas à l'intérieur ?
- Non. Fred Murphy a été poignardé dans la dépendance qui lui servait de cabinet médical. Elle a été condamnée après le drame et détruite l'année suivante.
- J'aimerais en savoir plus.
- Pourquoi ? Cette affaire est si triste.
- Je ne sais pas. J'ai vu des photos de la famille et je me souviens de Cathy. Je vous l'avais déjà dit mais je venais souvent avec mes parents en été. Nous logions dans les hauteurs.
- Oui. L'été voit débarquer énormément de monde ici. Cet endroit est un tel paradis. Et vous vous souvenez de Cathy ? Quelle jolie fille c'était. Elle doit l'être encore probablement.

- Oui. Les jeunes se retrouvaient près du lac. Mon frère et moi avions l'habitude de les rejoindre. J'y ai embrassé une fille pour la première fois.
- Cathy ?
- Oh non. J'étais trop timide pour tenter l'expérience avec elle. Dites-moi plutôt ce qui s'est passé.
- Quelle histoire horrible et quel déchirement de voir ces deux petites quitter la maison en pleine nuit enveloppées dans ces espèces de papier d'aluminium qu'utilisent les pompiers.
- Vous avez été témoin de quelque chose ?
- Oh non. Nous avons seulement été réveillés par Abby, la femme du docteur. Elle était hystérique et couverte de sang. J'ai tout de suite pensé aux enfants. J'ai eu tellement peur que j'ai poussé mon mari à courir chez eux avant d'appeler le sheriff. Il a cherché les filles et les a trouvées recroquevillées dans le placard de leur chambre. Cathy avait entendu du bruit. Elle a essayé de réveiller sa mère mais cette pauvre Abby avait l'habitude de prendre des somnifères. Ça faisait des années qu'elle était dépressive.
- Dépressive ?
- On disait que son mari allait voir ailleurs. C'est vrai qu'il avait beaucoup de charme mais je ne l'ai jamais vu agir de manière déplacée avec une femme.
- Et ensuite ?
- Cathy a cru entendre du bruit venant du rez-de-chaussée. Elle a pris sa sœur et elles se sont enfermées dans la penderie en attendant les secours.
- Combien de temps sont-elles restées là ?
- Quelques minutes tout au plus. Ensuite elle a entendu sa mère se lever mais elle était trop effrayée pour la rejoindre. Abby est descendue et a trouvé la porte d'entrée ouverte. Elle a appelé son mari mais sans succès. Quand elle est allée voir dans son cabinet, il était étendu sur le sol couvert de sang. D'après le sheriff il a reçu une dizaine de coups de couteaux. Elle a essayé de lui prodiguer les premiers secours mais il était déjà mort.
- La police n'a pas pensé qu'elle l'avait tué par jalousie ?
- C'était en effet la principale piste. D'autant que tout son discours était incohérent. En plus des somnifères elle avait beaucoup bu. Ce qui semblait jouer en sa faveur c'est que le couteau n'a pas été retrouvé. Elle n'aurait pas pu dans son état tuer son mari dans un accès de rage et dissimuler l'arme du crime.
- L'arme n'a jamais été retrouvée ?

— Non. Ils ont pensé qu'il s'agissait du couteau de chasse de Fred qui n'était plus à sa place.

— Et les autres pistes ?

— Elles n'ont rien donné. Fred vivait au-dessus de ses moyens et la police a pensé qu'il trafiquait des médicaments, vu le nombre de séjours importants qu'il faisait à Portland. Seulement ils n'ont rien trouvé. On a fini par penser qu'il s'agissait d'un rôdeur.

— Un rôdeur ? On a volé quelque chose ?

— Non.

— Et la famille ?

— Elle a déménagé rapidement. La tante des filles les a récupérées et Abby a passé quelques temps dans une clinique de désintoxication. Aujourd'hui je n'ai plus guère de nouvelles. Au début je recevais quelques cartes de vœux de Cathy mais elles se sont faites rares au fil des années. Je suppose qu'elles vivent toujours à Portland.

— Je suppose tout de même qu'il y a eu des rumeurs ?

— Je n'écoute pas les rumeurs.

— Même si vous ne les écoutez pas vous devez les entendre non ?

— C'est vrai on ne peut pas échapper à ce fiel dans ce genre de petite ville.

— Et ?

— Je vous l'ai dit. On disait qu'il était un charmeur, principalement avec les jeunes filles. Seulement je n'ai rien vu qui me le fasse penser. C'était un père très proche de ses filles, surtout de Cathy. Il l'adorait. D'ailleurs il adorait les enfants. Si vous voulez en savoir plus, je suis sûre qu'Edna en sait beaucoup.

— Pourquoi ?

— Parce qu'elle a été mariée pendant quinze ans au frère de Fred.

Décidemment, elle cachait bien son jeu cette Edna Fischer. Il la trouva perchée sur un escabeau à la recherche d'un dossier. Elle faillit tomber à la renverse quand il lui adressa la parole.

— Vous êtes fou, vous m'avez fait peur !

— Je suis navré.

— Je ne crois pas que nous ayons rendez-vous ?

— En effet.

— Y-a-t-il un problème avec la maison.

— Non, la maison va très bien.

Elle était soulagée de l'entendre. Ça devait faire des années qu'elle essayait de la vendre et le crétin en face d'elle avait fini par l'acquérir sans trop de problèmes. Que voulait-il à présent ?

- J'ai appris tout à fait par hasard que vous aviez une parenté avec les anciens propriétaires.
- Vraiment ?
- Je cherche seulement à leur rendre des effets personnels.
- Je vous l'ai déjà dit, vendez-les.
- Les photos ?
- Brulez-les.
- Vous n'êtes pas très sentimentale Mrs Fischer.
- Pas le moins du monde.
- Est-il possible de savoir où vivent les Murphy ?
- Ce ne serait pas très professionnel de ma part de vous donner ce genre de renseignements monsieur Garrison. Contentez-vous de vivre votre vie et laissez le passé où il est.
- Une raison à cela ?
- Vous rêviez d'une nouvelle vie. Je crois que vous pouvez le comprendre mieux que personne.

Elle n'avait pas tort se dit-il. Seulement, il avait envie de la revoir. Cette petite rouquine ne lui était jamais vraiment sortie de la tête. Elle s'était approchée d'eux et avec ses grands yeux bleus elle leur avait dit « ici c'est moi qui commande ». Ensuite elle avait éclaté de rire et les avait poussés à l'eau. Son frère James l'avait embrassée. Quand il lui avait demandé de lui raconter, James avait dit « cette fille n'est pas pour toi, contente-toi de ce que tu peux avoir ». Alors il avait opté pour celle que personne ne regardait. Maintenant il se disait qu'il aurait pu tenter sa chance. Maintenant il rêvait de la revoir. Surtout en sachant tout cela. Une envie de la protéger comme si elle avait encore 12 ans. Une envie de l'aider à recoller les morceaux. Lui aussi il devait recoller sa vie. Il avait perdu ce qu'il avait de plus cher. Ils pourraient peut-être se comprendre tous les deux.

Il effectuait son jogging quand il aperçut la voiture du sheriff. L'homme était proche de la fin de carrière. Il s'extirpa de son véhicule et entra chez Bella pour son café matinal. Son donut l'attendait déjà sur sa table habituelle. Mark pénétra pour la première fois dans cet endroit qui sentait bon le café et qui avait un air de vieux restaurant des années cinquante. Il s'attendait presque à voir débarquer Marlon Brando ou James Dean. Il ne savait pas trop ce qu'il faisait.

- Monsieur Garrison vous me faites enfin l'honneur de venir chez moi.
  - On se connaît ?
  - Je suis Bella. Ici tout le monde se connaît, ne vous formalisez donc pas. Nous n'avons pas besoin d'internet pour épier nos voisins. Un café et une part de tarte à la myrtille ?
  - Décidemment c'est pire qu'internet ! Volontiers. Est-ce le sheriff ? dit-il en s'installant au comptoir.
  - Son habit semble l'indiquer.
  - Je ne suis pas très habile pour faire la conversation.
  - Vous voulez que je vous le présente ?
  - Est-ce possible ?
  - Ici tout est possible. Venez.
- Elle le conduisit jusqu'à la table du sheriff qui avait déjà terminé son beignet.
- Un autre sheriff ?
  - Bella je vais finir comme ces donut. Une belle bouée qui ne sert à rien.
  - Je vous présente monsieur Garrison mais j'imagine que vous le connaissez déjà.
  - Asseyez-vous donc jeune homme et soyez le bienvenu dans notre chère petite ville. Elle vous a vendu la tarte à la myrtille ?
  - Je crois qu'elle a surtout entendu dire que c'était ma préférée.
  - Vous apprendrez vite à vous y faire.
  - Pour ma part je préfère être honnête avec vous. J'ai récupéré des affaires appartenant aux Murphy et je souhaite les leur rendre mais cela semble assez compliqué.
  - Cette affaire vous turlupine, n'est-ce pas ?
  - Un peu il est vrai.
  - Si vous voulez un bon conseil, jetez ces affaires et passez à autre chose.
  - J'ai comme l'impression que tout le monde souhaite la même chose, qu'on enterre cette affaire.
  - Non monsieur cette affaire est déjà enterrée. Ce que nous voulons c'est qu'elle le reste.
  - Pourquoi ? Vous ne voulez pas savoir ce qui s'est passé ?
  - Quoi ? Vous pensez que vous pouvez démêler cette affaire mieux que je ne l'ai fait il y a vingt et un ans ?
  - Ce n'est pas ce que je voulais dire. Seulement pour les enfants, pour la famille, s'il n'y a pas de coupable, il ne peut pas y avoir de deuil total.
  - Qu'en savez-vous ?
  - Je ne le sais que trop.

— Monsieur Garrison si vous comptez vivre paisiblement ici, laissez les choses comme vous les avez trouvées. Ne tentez pas le diable. Bella je dois y aller. A demain.

Il s'était décidé le matin même sur un coup de tête. Il ne connaissait pas du tout Portland mais ce n'est pas ce qu'il cherchait. Il avait essayé de trouver des infos dans le journal local datant de l'époque du drame. Au final c'était pratiquement ce que lui avait dit Agatha. Il y avait une photo des enfants. Cathy et sa sœur qui tenait fermement l'ours en peluche. Cathy avait regardé l'objectif. Son regard semblait si vide, si froid. Il ne ressemblait plus à celui des beaux jours. Il avait trouvé sept Catherine ou Cathy Murphy. C'était idiot, elle pouvait être mariée et avoir changé de nom mais quelque chose en lui ne le pensait pas. Il ne savait pas encore comment il allait procéder pour les aborder. Il aviserait. La première était une étudiante chez qui il frappa en se faisant passer pour un futur locataire, histoire de connaître le voisinage. La seconde tenait une boutique de bijoux et habitait juste au-dessus. Elle avait le bon âge mais était brune avec les yeux verts. La troisième n'était pas chez elle. Il repasserait peut-être. Il commençait à se décourager. La quatrième était psychiatre. On lui avait conseillé d'aller en voir un. Pourquoi pas après tout. Même cette histoire commençait à envahir sa vie. Il sonna. Une jeune secrétaire vint lui ouvrir. Prendre un rendez-vous ? Un patient venait d'annuler le sien. Il le voulait ? Rendez-vous dans une heure alors. Tout de suite il se dit que c'était peut-être le destin. Il descendit en bas de la rue prendre un encas. Il essaya de se vider la tête. Quand il arriva au cabinet on le fit pénétrer dans le bureau du médecin. Elle se tenait debout et lui tournait le dos. Non elle n'était pas rousse mais avait de longs cheveux noirs. Destin ou pas destin il fallait qu'il parle à quelqu'un de ses obsessions, de cette personne qu'il ne connaissait pas mais qui prenait de plus en plus de place dans sa vie. Quand elle se tourna il n'eut aucun doute. C'était elle. C'étaient ses yeux, son regard des jours heureux.

Il n'avait pas envie de lui mentir. Il avait envie de jouer franc jeu avec elle. Elle lui sourit en lui demandant de s'asseoir en face d'elle. En se tournant il l'avait vu juché sur la cheminée, l'ours avec sa balafre blanche. Alors il lui raconta presque tout. Sa vie à Chicago, son mariage, la naissance de sa fille. Et puis l'accident. Elles étaient mortes sur le coup. Il s'était senti coupable de ne pas être parti avec elles même si au fond il pensait que cet autre lui était mort là-bas. Sa nouvelle vie, il l'avait construite sur le malheur d'une autre. Ça lui avait donné de la force de se concentrer sur ce malheur. Penser qu'il n'était pas seul à avoir souffert. Était-ce normal ?

— Ça aide toujours de parler à des personnes qui ont traversées les mêmes épreuves. Et de savoir que quelque part elles existent est une source de soulagement et d'espérance.

Il venait toutes les semaines. Il n'aurait jamais pensé que ça pourrait lui faire autant de bien de parler à quelqu'un. Il se demandait parfois si ce n'était pas parce que c'était elle. A une des séances, elle le fit patienter un instant dans son bureau. Il s'était levé pour regarder cet ours de plus près. Il sourit. C'était comme s'il revoyait une vieille connaissance. Il lui parla même. « Comment vas-tu Paddy ? ». Il tendit la main pour le prendre. Il remarqua que la peluche n'était pas si légère que ça. C'était comme s'il y avait quelque chose à l'intérieur. Alors comme ça Paddy était une espèce de tirelire et cette opération du cœur n'était qu'une feinte. Quand elle entra et qu'il vit son visage, il comprit que pour elle tout ça n'était pas un jeu.

- Je suis désolé. Ma fille avait le même genre de peluche. Il s'appelait Paddy. C'était un véritable mensonge mais il n'avait pas envie de la perdre. C'était le vôtre ? lui dit-il
- Oui. C'est le témoin de toute ma vie. Asseyez-vous monsieur Garrison. Il posa l'ours.
- J'ai un aveu à vous faire.
- Vraiment ?
- Nous nous connaissons. Elle leva un sourcil pour marquer son doute. Je venais souvent en vacances dans votre ville et nous nous sommes vus à de nombreuses reprises.
- Depuis quand savez-vous qui je suis ?
- Depuis le début. Je ne vous ai pas menti, du moins pas totalement. J'ai bien perdu ma femme et ma fille. En revanche, j'ai acheté la maison de votre enfance et ... disons que j'ai cherché à vous retrouver, à savoir ce qui s'est passé. Sincèrement je pense que c'est le destin ou une force, appelez ça comme vous voulez qui a fait que je vous ai retrouvée.
- Que voulez-vous monsieur Garrison ?
- Vous aider.
- Je n'ai besoin de l'aide de personne.
- Je n'en crois pas un mot.
- Il semble que nous soyons obligés de suspendre nos séances.
- Pourquoi ? Je ne me suis jamais senti aussi bien que depuis que je vous vois.
- C'est possible. Seulement la confiance doit être réciproque monsieur Garrison. J'attendais de vous une complète sincérité et je m'aperçois que ce qui vous a conduit à moi n'est pas votre chagrin mais la recherche d'une vérité qui ne vous appartient pas.
- Elle m'a aidé à tenir et vous disiez que les personnes qui ont traversées les mêmes épreuves ne peuvent que s'aider.
- Que savez-vous de nos épreuves respectives ? Elles sont loin d'être similaires.
- Vous avez perdu un père, j'ai perdu une fille. Je pense qu'elles peuvent se rejoindre.
- Les circonstances ne sont pas identiques.

- Peu importe les circonstances mais nous avons subi la même perte.
- Il est inutile que nous continuions cette discussion.
- Quoi vous préférez continuer à parler à cet ours ? dit-il en empoignant fermement la peluche. Cathy blêmit.
- Donnez-moi cet objet.
- Il vous aide ? Pensez-vous qu'il puisse m'écouter moi aussi ? Il a des réponses à vos questions ?

Cathy continuait de tendre les mains vers son ours mais Mark ne semblait pas voir à quel point elle souffrait de ses sarcasmes.

- Alors Paddy, toi qui la connaît si bien, dis-moi. Comment puis-je faire pour que ta maîtresse ne me mette pas à la rue ?

Il secoua l'ours. Il devenait de plus en plus incontrôlable comme s'il avait laissé grossir toute cette rage en lui jusqu'à ce moment. Il fallait qu'elle sorte. Il n'en pouvait plus de la garder en lui. On lui demandait de rester digne, de ne pas s'épancher. Quoi c'était facile de mourir avant son enfant ? Cathy aussi n'arrivait pas à se maîtriser. Elle devait pourtant savoir comment calmer un patient mais tout ce qu'elle voyait c'était cet ours, témoin de ses malheurs. Son ours toujours là quand elle était triste. Ça lui faisait du bien de le regarder, de lui parler pendant que l'autre lui faisait ces choses. Alors quand l'autre remettait son pantalon et qu'il lui donnait un baiser sur ses cheveux roux en lui disant « Bien ma puce, tu es une gentille fille mais on n'en parlera pas à maman, n'est-ce pas mon ange ». Alors son ours avait été le seul qui pouvait la comprendre. Il l'avait même accompagnée récupérer l'objet rangé dans le garage. Elle l'avait regardé et il lui avait donné du courage. Elle l'avait posé sur le bureau pour pouvoir tenir correctement le couteau de chasse. Elle n'avait pas oublié de mettre quelques somnifères dans le cognac de l'autre l'après-midi même. Il était suffisamment assoupi maintenant. Alors elle avait frappé, frappé et frappé encore pour ne pas qu'il se relève. Pour ne plus qu'il la touche. Et surtout pour ne pas qu'il se tourne vers sa petite sœur. Et ils étaient remontés. Elle s'était nettoyée et changée. Et patiemment elle avait recousu de fil blanc son compagnon de route après avoir dissimulé l'arme à l'intérieur. Du fil blanc car il ne restait plus de rouge. Elle l'avait tellement usé ce fil rouge pour cacher ses pensées à l'intérieur de son ami.

Cathy se jeta sur Mark pour lui retirer son ours mais les coutures craquaient déjà. Le bruit métallique résonna dans leurs oreilles quand l'objet atterri sur le sol. Alors ils regardèrent le couteau ensanglanté dans un silence terrifiant pendant de longues minutes.

- Ne comparez pas nos douleurs à part si vous êtes aussi indigne que l'était mon père, dit-elle avant de ramasser son ours et de retourner s'asseoir tranquillement.